

Va savoir

Danser sur le fil des mots entre enfer et paradis

Marie-Andrée Beaudet

Number 163, Fall 2011

Réjean Ducharme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudet, M.-A. (2011). *Va savoir : danser sur le fil des mots entre enfer et paradis*. *Québec français*, (163), 25–27.

Réjean Ducharme
Va savoir



« Tu l'as dit
Mamie, la vie il
n'y a pas d'avenir
là-dedans,
il faut investir
ailleurs. »

VA SAVOIR

Danser sur le fil des mots entre enfer et paradis

PAR MARIE-ANDRÉE BEAUDET*

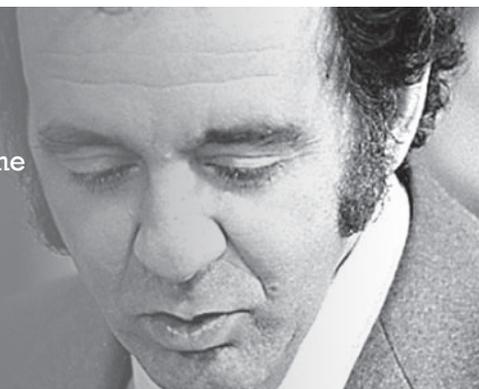
Des trois romans que Ducharme publie dans les années 1990, après un silence romanesque de 14 ans (*Les Enfantômes* clôturant en 1976 une première partie de l'œuvre littéraire), *Va savoir* est non seulement le mieux reçu par la critique mais sans conteste le plus lumineux, en dépit des catastrophes qui s'accumulent et des morts annoncées qui font de ce récit une sorte de longue lettre sur le deuil et la perte.

C'est en effet dans une constante oscillation entre vie et mort, lourdeur de ce qui rive au sol (avec les motifs insistants de l'enclume et de la souche) et légèreté aérienne, voire céleste, que s'échafaude ce récit porté par un homme en peine d'amour, Rémi Vasseur, qui s'est mis en tête de réparer une vieille bicoque – une véritable ruine trouvée au fond d'une vallée perdue, « au bout d'une rue mal ressuscitée » mais ouverte sur une rivière –, en attendant le retour de celle qu'il aime et qui est partie avec Raïa, une diablesse blonde, se refaire une santé à l'étranger après une double fausse-couche. Mamie, de son véritable nom Ginette Therrien, la femme de Rémi, ne se remet pas de la perte de ses jumelles, dont elle avait trouvé les noms dans la bible, « Talitha » (petite fille) et « Tabitha » (gazelle)¹, comme Rémi ne se remet pas de son absence à elle. Son récit est entièrement tourné vers elle, comme ses pensées, bonnes ou mauvaises : « Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y

a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs ». Cette phrase inaugurale (Ducharme, on le sait depuis *L'avalée des avalés*, a le don des incipits inoubliables), Rémi la reprendra en finale pour bien marquer le cercle vicieux dans lequel nous sommes tous enfermés : la vie, qu'on le veuille ou non, finit mal, s'achève dans la mort. On ne saurait donc miser sur elle ni sur la permanence des choses puisque tout est appelé à se désagréger, à nous quitter. L'instant offre un investissement plus sûr, l'instant de grâce bien sûr qui sait si bien laver les « saletés du fond de nuit » (VS, p. 155), faire oublier le poids de l'enclume, rendre les êtres et les choses à leur innocence première. C'est ainsi que très tôt dans le récit *apparaît* une petite merveille blonde qui virevolte tel un oiseau ou un ange, Fanie, cinq ans.

Dans l'économie du récit, cette enfant exerce une fonction capitale, celle d'assurer l'équilibre des contraires, de mettre en mouvement le jeu des oppositions en abolissant d'un coup d'aile le désespoir de Rémi et la mort qui rôde : « Je n'ai jamais vu ça, elle n'a pas de poids. Comme s'il n'y avait rien sous les plumes. Rien qu'une joie. Fragile » (VS, p. 17). Fanie semble échapper à la matière et au temps, à ce qui dégrade et se dégrade. En outre, c'est par elle que passent les précieux liens d'amitié et de partage que Rémi tisse progressivement avec la peu banale mais si attachante communauté de la Petite Pologne¹.

On pourrait penser que le personnage constitue une sorte d'hommage au poète Gérard Godin, un ami très proche de Ducharme depuis cette célèbre et toute première entrevue que le jeune auteur de *L'avalée des avalés* accordait en août 1966 au fougueux journaliste du *Maclean*, magazine d'ailleurs évoqué dans *Va savoir*. Cette longue amitié mérita à Godin l'unique préface qu'ait signée Ducharme à ce jour, celle qui accompagne sa rétrospective poétique, *Ils ne demandaient qu'à brûler* et qui débute ainsi : « Maître, // une autre manière de me sortir de cette affaire de Préface, // c'est d'en faire une qui ne soit pas de votre goût du tout ».



Un voisinage du tonnerre

Comme l'a bien montré Michel Biron, dans *L'absence du maître*, « les romans de Ducharme sont creusés en leur centre par l'invention des personnages² ». *Va savoir* n'échappe pas à la règle avec sa fabuleuse galerie de personnages déjantés. Du côté des femmes, qui ont toutes le don de mettre Rémi dans tous ses états, il y a Jinie, l'ex-danseuse à gogo, « avec sa jupe en rase-pétard » qui prend soin de son petit Jerrymie en attendant que son *chum* Jerry, trafiquant de drogues, sorte de prison. Il y a aussi Mary, horticultrice de son métier, la maman de la petite Fanie, et sa mère Mommie Milie, une charmante vieille dame indigne. Même si elles n'appartiennent pas au voisinage immédiat du narrateur, on ne saurait oublier les petites femmes non de Pigale mais de Montréal (Mûla et compagnie), chez qui Rémi retourne lorsque la vertu lui pèse trop.

Le personnel romanesque compte aussi quelques beaux spécimens masculins : au premier chef le narrateur, « l'échappé de Montréal », dont le patronyme « connote la dépossession et l'absence de lieu propre³ », puis Vonvon, le frère de Mary, un autre bon à rien avec lequel Rémi partage quelques cuites et parties de billards à la ville voisine avant que l'amitié ne tourne mal pour les deux compères, mais surtout Hubert, le mari de la si forte et si séduisante Mary, qui touche tant Rémi en ravivant ses deuils : « Elle ne peut plus compter sur son mari, journaliste à la pige et traducteur, qui se remet mal d'une seconde opération au cerveau. Il a le cancer. J'ai perdu mon frère du cancer. Tu as perdu ta mère du cancer. Le monde est petit. Et il est méchant. Comme tout ce qui est petit » (VS, p. 14).

Certains critiques ont vu une référence à Hubert Aquin dans le personnage d'Hubert (Léveillé) en raison notamment de l'admiration qu'Aquin portait aux romans de Balzac, évoqués dans le récit. Mais on pourrait également penser que le personnage constitue une sorte d'hommage au poète Gérard Godin, un ami très proche de Ducharme depuis cette célèbre et toute première entrevue que le jeune auteur de *L'avalée des avalés* accordait en août 1966 au fougueux journaliste du *Maclean*, magazine d'ailleurs évoqué dans *Va savoir*. Cette longue amitié mérita à Godin l'unique préface qu'ait signée Ducharme à ce jour, celle qui accompagne sa rétrospective poétique, *Ils ne demandaient qu'à brûler* et qui débute ainsi : « Maître, // une autre manière de me sortir de cette affaire de Préface, // c'est d'en faire une qui ne soit pas de votre goût du tout⁴ ».

Chose certaine, le mal qui ronge Hubert, « avec son crâne épluché, mal rapiécé » (VS, p. 33), le cancer du cerveau, rappelle celui qui a eu raison de Gérard Godin en 1994 (année de parution de *Va savoir*)

après plusieurs années de lutte acharnée. Les séquelles de la maladie sont les mêmes : épilepsie, aphasie, grande fatigue. Plus probant encore ce grand respect chargé d'affection qui caractérise tout ce qui concerne le personnage, *maître* en littérature (en plus d'offrir un dictionnaire des symboles à Rémi, il lui fera don de ses Balzac) comme en art de vivre et de mourir : « Hubert a été le premier à aller se coucher. Il n'est pas monté direct, il n'aurait pas pu. Il a fait le tour par le petit bois aux fougères. Aussitôt que je pourrai, je construirai un escalier. Exprès pour lui, même s'il ne s'en sert qu'une fois, ou jamais. Je ne sais pas ce qu'il me fait, c'est comme si la mort était un sentier et qu'il me le défrichait, qu'il passait le premier pour me montrer par où passer pour ne pas tomber, pour arriver debout. C'est un bon voisin, un voisin qui fait son devoir de prochain, qui vous donne envie d'inspirer aux suivants ce qu'il vous inspire... » (VS, p. 150).

Le spectre de la mort plane donc sur l'ensemble du récit, depuis la perte des jumelles jusqu'à la mort annoncée d'Hubert, qui préfigure d'une certaine façon la disparition de Mamie en Terre sainte. En revanche, les moments et les jeux partagés avec Fanie, près de la rivière ou sur la route du village à ramasser les bouteilles vides ou à admirer « le mélinot qui fleurit, en vagues où ça sent bon la coumarine » (VS, p. 156), ont le pouvoir de relancer la vie. La fillette apporte à Rémi « une élévation, une immatérialité » (VS, p. 116), tout ce qui s'oppose en somme à ce qui le rive au sol et lui résiste dans son projet de faire d'une ruine un nid d'amour pour Mamie. À son contact, dit-il, « l'aveugle voit et le paralytique est guéri ». (VS, p. 237), « on devient un saint quand elle apparaît : elle est la prière qu'il fait et la grâce obtenue » (VS, p. 15). Si l'ombre du poème « Enfance » des *Illuminations* de Rimbaud hante le récit et que les références littéraires et culturelles sont comme toujours chez Ducharme nombreuses et variées, puisant tant à la culture dite savante (Balzac et Pascal, notamment) qu'à la culture populaire (chanson et cinéma), l'intertexte religieux s'avère omniprésent.

Formes du sacré

Ce qui frappe au premier abord, c'est l'abondance du vocabulaire religieux, le plus souvent associé, comme on l'a vu, à Fanie, à « ses yeux d'éternité » (VS, p. 199), à sa façon de composer un bouquet de fleurs sauvages « en leur chantant une espèce de messe » (VS, p. 51) et d'être en toutes circonstances pour Rémi une sorte d'« ange gardien, un vrai de vrai, en robe blanche et en personne » (VS, p. 181) qui met le cœur en joie et protège du Mal. Mais Mamie, la bien-aimée en vadrouille, « avec [sa] petite voix cassée de confessionnal » (VS, p. 177)

n'est pas en reste. Elle inspire elle aussi des métaphores religieuses au narrateur tout en s'adonnant à des élans mystiques qui la poussent à vouloir épouser le destin de toutes les Mothers Teresa qu'elle croise sur sa route de pénitente. Même Raïa, la pécheresse, sait soudain à son contact tout mettre « dans le chapelet de ses mots », « ces mots qui prient » lorsqu'elle parle de Mamie (VS, p. 209). Une telle présence du sacré n'est évidemment pas étrangère à la grande quête de pureté qui traverse l'œuvre entière⁵.

Comme rien n'est simple chez Ducharme et que tous les registres de langue sont exploités, parfois même au détriment de la logique ou de la bienséance, il arrive que le vocabulaire religieux côtoie la vulgarité la plus outrancière : « Tu as raison, je caresserais n'importe quelle viande, à quoi ça peut bien servir que tu fleurisses un autel et le pares de dentelles, que tu attendes avant de t'offrir que la grâce opère et sanctifie la prière en désir, l'irrésistible émoi des entrailles où tu te sentais branchée sur ton courant essentiel et sans quoi une femme est une poubelle ? » (VS, p. 154).

Mais au-delà de ce qui relève d'un phénomène d'« érotisation de la langue », déjà souligné par Haghebaert⁶, le discours religieux semble s'imposer dans le roman comme le langage même du deuil et du renoncement. Si on peut reconnaître là l'influence de Saint-Denys Garneau (*Regard et jeux dans l'espace*), de Beckett aussi (*Oh ! les beaux jours*), on peut également y voir des réminiscences de l'éducation religieuse de Ducharme (né en 1941, faut-il le rappeler, à une époque où rien n'échappait à l'emprise du clergé catholique au Québec) et, bien sûr, de ses lectures et relectures de la Bible, mais aussi des manuels d'histoire sainte dont l'un inspire les si délicieux épisodes du récit de la création du monde par Fiamfiam Boumboum et de la promulgation des dix commandements qu'enseigne Rémi à Fanie.

L'intertexte religieux dans *Va savoir* mériterait une étude approfondie, car les schèmes hérités du christianisme abondent : figures du salut et de la grâce (qu'incarne Fanie et d'une façon la nature si généreuse et si présente dans le récit), de la confession (dont semble s'inspirer le cadre narratif), du martyr et de la sainteté (qui rendent Mamie si inatteignable), mais figures aussi de la communion (le vin et les nombreux repas partagés entre voisins) et de la résurrection dont l'interprétation pourrait inclure les pratiques de récupération et de recyclage qui occupent Rémi et Fanie et qui servent littéralement à donner une seconde vie aux choses.

En guise de conclusion

Pour ceux qui n'auraient encore jamais abordé les rives ducharminiennes, *Va savoir* offre une porte d'entrée privilégiée sur l'univers et la langue si uniques de Ducharme, car il réalise une sorte de synthèse entre les premiers romans de la fin des années soixante, romans qui ont associé à jamais Ducharme à l'univers de l'enfance (*L'océantume*, *L'avalée des avalés*, *Le nez qui voque*), et les tout derniers récits narrés par des marginaux adultes, des *radas*, des bons à rien, « ivrognes trépi gnants » spécialisés dans l'art du ratage et de la trahison. On est loin de la révolte énergique des jeunes héroïnes de *L'avalée des avalés* et de *L'océantume*. Mais il est vrai que les grands périple de ces étranges enfants, si désespérés et si savants, se terminaient mal : sur le sacrifice d'une amie pour Bérénice Einberg, devant un océan qui pue pour Iode Ssouvie. Le Mal (entendre : la salissure, la perte de l'innocence, la lâcheté, l'absence d'amour) reste sans issue.

Il y a assurément du tragique chez Ducharme, dans sa conception de la condition humaine, mais un tragique qui refuse les modes d'expression traditionnels du tragique et choisit délibérément la voie du jeu et de la multiplication des mondes possibles, « ces mondes éclos et exposés en une seconde » (VS, p. 208). En somme comme le dit Rémi Vavasseur en bon disciple de Nietzsche : « il faut danser ce qu'on est » (VS, p. 20). Et ça Ducharme sait le faire, nous entraîner dans une danse endiablée dont on ne se remet jamais tout à fait. Un cadeau du ciel, un pur bonheur, plus justement « un chef-d'œuvre⁷ », comme l'écrivait Robert Lévesque à la parution du roman. ■

* Professeure de littérature à l'Université Laval et auteure de plusieurs articles sur Réjean Ducharme, dont « Entre mutinerie et désertion. Lecture des épigraphes de *L'hiver de force* et du *Nez qui voque* comme prises de position exemplaires de l'écrivain périphérique » (*Voix et images*, n° 79 (2001), p. 103-112, repris dans *Réjean Ducharme en revue*, Élisabeth Haghebaert et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), Québec, Presses de l'Université du Québec et *Voix et Images* (2006), p. 177-185). Elle a cosigné, avec Élisabeth Haghebaert et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Présences de Ducharme* (Québec, Éditions Nota bene, 2009).

Notes

- 1 Réjean Ducharme, *Va savoir*, Paris, Folio, 1996 [1994], p. 39. Dorénavant abrégé en VS suivi du numéro de la page.
- 2 Michel Biron, *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, p. 202.
- 3 Je renvoie à l'excellent article de Martine-Emmanuelle Lapointe qui rappelle que le vavasseur au Moyen-Âge occupait le dernier rang de la vassalité (« Hériter du bordel dans toute sa splendeur. Économie de l'héritage dans *Va savoir* de Réjean Ducharme », *Études françaises*, vol. 45, n° 3 (2009), p. 77-93, citation p. 84).
- 4 Gérard Godin, *Ils ne demandaient qu'à brûler*, préface de Réjean Ducharme, Montréal, L'Hexagone, coll. « Rétrospective », 1987, p. 7. Signalons qu'une seconde édition, revue et augmentée, a été réalisée par André Gervais en 2001.
- 5 À ce propos, on lira avec intérêt le chapitre intitulé « Pureté, Pureté » de l'essai d'Élisabeth Nardout-Lafarge, *Réjean Ducharme. Une poétique du débris*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2001, p. 191-216.
- 6 Élisabeth Haghebaert, *Réjean Ducharme. Une marginalité paradoxale*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2009. Voir le chapitre III, consacré au travail sur la langue.
- 7 Robert Lévesque, « "On est tous faits comme des rats". Le nouveau roman de Ducharme sort aujourd'hui : un retour en force », *Le Devoir*, 19 août 1994, p. A-1.

Bibliographie

- Biron, Michel, *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000.
- Ducharme, Réjean, *Va savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009 [1994].
- Godin, Gérard, *Ils ne demandaient qu'à brûler*, préface de Réjean Ducharme, Montréal, L'Hexagone, coll. « Rétrospective », 1987.
- Haghebaert, Élisabeth, *Réjean Ducharme. Une marginalité paradoxale*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2009.
- Lapointe, Martine-Emmanuelle, « Hériter du bordel dans toute sa splendeur. Économie de l'héritage dans *Va savoir* de Réjean Ducharme », *Études françaises*, vol. 45, n° 3 (2009), p. 77-93.
- Lévesque, Robert, « "On est tous faits comme des rats". Le nouveau roman de Ducharme sort aujourd'hui : un retour en force », *Le Devoir*, 19 août 1994, p. A-1.
- Nardout-Lafarge, Élisabeth, « Pureté, Pureté » dans *Réjean Ducharme. Une poétique du débris*, Montréal, Fides, coll. Nouvelles études québécoises, 2001, p. 191-216.